

recèlent les tumuli de l'Afghanistan et les maisons de campagne d'Angleterre. La raison en est dans le caractère même de cet art qui semble, si l'on peut dire, n'être fait que de répliques. Nous verrons bientôt les statues se répartir entre deux types principaux, indéfiniment reproduits. Pour les bas-reliefs, nous dresserons de même une liste de sujets qui reparaissent perpétuellement et appartiennent tous soit à un cycle défini de légendes, soit à un répertoire décoratif borné. Le même caractère d'uniformité que nous avons déjà noté dans le style de l'école se retrouve ainsi dans le choix des motifs traités par elle. Aussi n'est-il pas téméraire de croire que les découvertes futures ne nous apprendront à ce point de vue rien qui soit tout à fait inattendu. C'est du moins ce que confirme l'expérience des dernières fouilles; celles de Loryân-Tangai, par exemple, ne nous ont guère fourni que des variations plus ou moins heureuses sur des thèmes déjà connus. Ajoutons que la monotonie de ces répétitions se marque déjà dans le petit nombre des monuments édités. Si l'on feuillette les recueils énumérés plus haut⁽¹⁾ de Cole et de Burgess, on y voit revenir de page en page les mêmes figures et les mêmes scènes : encore s'agit-il là d'un choix de sculptures présentant un intérêt particulier. Que ceux qui redouteraient une disette de documents se rassurent donc : dans cette apparente pénurie, il y a place à bien du superflu, et un grand nombre de pièces ne sont que quantité négligeable. Il n'y aurait aucune exagération à prétendre qu'une centaine de reproductions bien classées peut donner une idée assez complète de l'art du Gandhâra.

LEUR « MISE EN PLACE ». — Si nos spécimens sont après tout dûment « représentatifs » et localisés avec une approximation suffisante, il reste un point sur lequel le hasard de leur origine continue à faire un tort grave à nos études : nous voulons parler de

⁽¹⁾ Voir p. 31, n. 1 et 2.